Le Langage, les Langages…l'Écriture

Jean Marie André

Impossible d'ouvrir la bouche sans
Provoquer un malentendu…
Jacques Lasalle. Metteur en scène † 2017

Introduction

Depuis des lustres le *langage* désigne la faculté propre à l'être humain de s'exprimer et de communiquer, pour ensuite désigner la parole, le discours voire même le bavardage ! Le *langage* au sens de manière de parler, propre à un peuple, a cédé le pas à la *langue* comme manière de parler, propre à un individu ou pour le corps diplomatique par exemple, le langage diplomatique. Sa définition comme système organisé servant à la communication va permettre son extension au langage de l'art, de la peinture, de la sculpture, de la musique mais aussi au langage de l'inconscient de Lacan, au langage corporel, de celui des couleurs, des fleurs et de la nature…

On a pu écrire que « le langage était une forme de peinture » … Mais Mozart, dans le Post-Scriptum d'une lettre, en date du 8 Novembre 1777, adressée par sa sœur Anna Maria à leur père, avait déjà tout dit ! « Je peux t'écrire poétiquement, je ne suis pas poète. Je ne saurais manier les formules assez artistement pour qu'elles fassent jouer les ombres et les lumières, je ne suis pas peintre. Je ne peux non plus exprimer mes sentiments et mes pensées par des gestes et par la *Pantomime,* je ne suis pas danseur. Mais je le peux grâce aux sons, je suis *Musikus.* Je jouerai demain au piano, chez Cannabich, pour un compliment et une fête d'anniversaire en votre honneur. *»* (1)

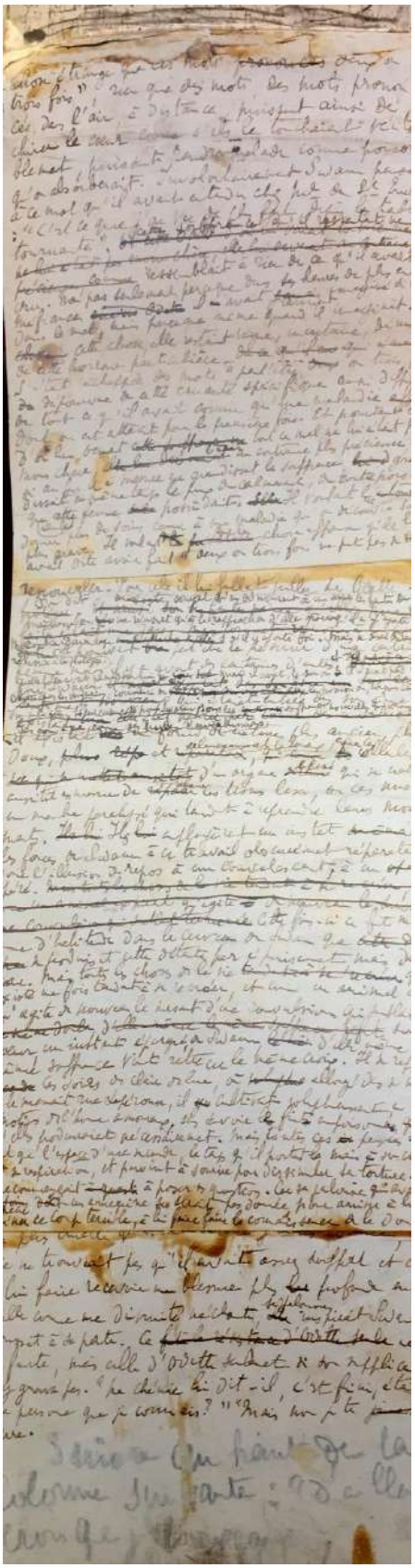
La séparation de la langue et de la parole pensée par Ferdinand de Saussure (1857-1913) a permis de distinguer le code et son utilisation. (2) La langue sera définie comme la « totalité des usages de la voix, propres à une nation, la langue étant ce que l'individu enregistre passivement. Quant à la parole, elle est un acte individuel de volonté et d'intelligence dans lequel il convient de distinguer à la fois les combinaisons par les quelles le « sujet parlant » utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle et à la fois la mécanique psycho-physique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons car « les langues ne sont pas seulement des langues, ce sont des façons de voir et de comprendre le monde » des *world views* … et comme l'a rappelé la romancière Nancy Huston, « il y a là- dedans de l'intraduisible…car si vous avez plus d'une *world view*…vous n'en avez, d'une certaine façon, aucune. » En résumé les langues structurent notre identité personnelle, notre rapport à l'altérité et poétise notre existence en nous ouvrant les portes de la culture et de l'esthétique sous toutes leurs formes.

1.W.A Mozart. Correspondance. Tome II p.112. Geneviève Geffray. Harmonique. Flammarion
2.Vocabulaire Européen des Philosophies. Barbara Cassin et Collaborateurs. Éditions du Seuil 2004 Pages 675

Christophe Clavé évoqua récemment, en novembre 2019, l'effet de Flynn, du nom de son concepteur, qui a prévalu jusque en 1960. (1) Son principe était que le Quotient Intellectuel moyen ne cessait d'augmenter dans la population. Or depuis les années 1980, les chercheurs en sciences cognitives semblent constater une inversion de l'effet Flynn, et d'une baisse du QI moyen. Baisse qui leur semble devoir être rapprochée de **l'**appauvrissement du langage. Celui-ci est inhérent non seulement à l'appauvrissement du vocabulaire mais encore à la perte des subtilités de la langue permettant d'élaborer et de formuler une pensée. En effet, moins de mots et moins de verbes conjugués, c'est moins de capacités à exprimer les émotions et moins de possibilité d'élaborer une pensée complexe. Plus le langage est pauvre et moins il y a de pensée possible. Avec La quasi-disparition de la forme interrogative remplacée par une modulation phonique ascendante : tu le penses vraiment ! Avec la disparition progressive des temps que ce soit ceux du présent, de l'imparfait, du futur, du conditionnel, du passé simple, du subjonctif, du participe passé, génère une pensée au présent et limitée à l'instant, incapable de projections dans le temps. Comment construire une pensée hypothético-déductive sans maîtrise du conditionnel ? Comment envisager l'avenir sans conjugaison au futur ? Comment appréhender une temporalité, une succession d'éléments dans le temps, qu'ils soient passés ou à venir, ainsi que leur durée relative, sans une langue qui fasse la différence entre ce qui aurait pu être, ce qui a été, ce qui est, ce qui pourrait advenir, et ce qui sera après que ce qui pourrait advenir soit advenu !La généralisation du tutoiement, la disparition des majuscules et de la ponctuation sont autant de coups mortels portés à la subtilité de l'expression. Et ce d'autant plus que l'incapacité à mettre des mots sur les émotions est souvent responsable des violences dans la sphère privée et publique.

Il s'est avéré aux États-Unis que le retour à la lecture de la fiction littéraire entraînait, chez les étudiants en médecine, l'aptitude à être en « empathie avec les autres », en mettant le lecteur en situation de déchiffrer la vie mentale de personnages qui ont de « l'épaisseur et de la complexité ». Ainsi, le langage de la fiction changerait la façon dont les individus « pensent à » autrui et pas seulement ce qu'ils « en pensent ». Ce résultat serait plus créatif avec les textes littéraires tels *Patrimoine* de Philip Roth ou *Mars* de Fritz Zorn qu'avec des textes tirés de best-sellers dont les personnages sont plus convenus et formatés. Le but de cette approche étant de former des étudiants capables de mieux dialoguer avec leurs patients pour surtout en faire « des lecteurs de leurs patients» et non plus des « automates gavés de données ». (2)

1. Christophe Clavé. Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée. Professeur de stratégie & management INSEEC SBE 2.JMA ; Hegel. Voir et regarder II



Verba volent et le discours

Le discours et la parole ont le même âge. Théoriquement sans notes, il a eu ses lettres de noblesse avec Démosthène au IV éme siècle avant JC. Impossible de tous les citer mais Bossuet, Danton, Bonaparte, Charles de Gaulle, André Malraux pour l'entrée au Panthéon de Jean Moulin peuvent l'être en première intention. Ils obéissaient à quelques règles fondamentales mais le talent de l'orateur, sans filet était l'essence même de sa force, la parole du discours naissant et mourant en même temps. Il est impossible pour l'orateur de « rembobiner » son discours car il n'a pas de seconde chance. Le discours lu, en revanche, est plus laborieux… Radiodiffusé ou télévisé il peut être repris, le téléprompteur ne faisant qu'accoucher d'un ersatz de discours. La parole du discours est action ou n'est rien. Parler ce n'est pas jongler avec des mots, ni faire des effets de manche, parler c'est convaincre. La parole permet de forger des idées, mais pour cela, il est essentiel qu'elle s'incarne dans des mots précis, qu'elle s'appuie sur un vocabulaire précis et qu'elle s'organise dans une structure appropriée ; l'appauvrissement des idées allant de pair avec l'affadissement du langage. Et enfin « parler c'est dédier sa parole à ceux qui vous écoutent, ici et maintenant, dans l'instant du discours ce que Montaigne avait déjà souligné en écrivant que l'auditoire est pour moitié dans le discours. » Pour Bertrand Périer, la parole est un sport de combat : *I have a dream*, *Ich bin ein Berline…Churchill*

Scripta manent et le manuscrit

L'écrivain peut réécrire son texte, le déplacer, le raturer, le surcharger comme le fit Marcel Proust dans ses « paperolles » *d'Á la Recherche du Temps Perdu !*

Seul Marcel Proust pouvait s'y retrouver avec cette attention extrême qu'il portait aux mots, aux tournures, aux *façons* de parler. Malade et retranché « physiquement » de la vie sociale, c'est Proust qui a porté cette conscience à l'incandescence. Comme le redira, plus avant, Nancy Huston, Proust ne fut pas seulement un grand écrivain français, il fut le spécialiste inégalable du *français*, comme Shakespeare le fut de *l'anglais élisabéthain ».*

Paperolles

***Á la Recherche du temps perdu…*de Marcel Proust**

© jeanmarieandre.com

1.Bertrand Périer. La Parole est un sport de combat. Livre de Poche.2017, N°3515

Le Langage à travers les langages et les écrits de …

François Julien, David Lodge, Jean-Pierre Vernant, Georges-Arthur Goldschmidt, Viktor Klemperer, Charlie Chaplin et la Novlangue Nazie, de Nancy Huston et son double langage et enfin de Jorge Luis Borges…et ses multiples langages. Tous ont décliné, avec la plus grande justesse, le langage et l'écriture …

François Jullien

*Si parler va sans dire…*Le Seuil 2006

François Jullien, né en 1951, est helléniste, philosophe et sinologue. Ses nombreux ouvrages sont ancrés dans la Pensée. *Entrer dans une pensée*, *Qu'Arrive- t-il dans la Pensée* ? ou dans l'Esthétique : *Cette étrange idée du Beau, Le Nu impossible*, *Vivre de Paysage* ou dans la Morale : *Dialogue sur la Morale, Fonder la Morale* ou dans la Chine *: Le Détour et l'Accès.*

C'est avec Aristote qu'est né le *logos* grec … Avec la parole, le discours, les définitions, l'argumentation, les jugements vrais ou faux, l'ordre, la logique.

Dès lors pour Aristote *parler* c'est dire et dire c'est dire quelque chose… et dire quelque chose, au sens grec, c'est signifier quelque chose … définir, circonscrire l'être et supposer la puissance de la parole pour atteindre l'identité de la chose. Dire, c'est aussi éviter de se contredire, respecter le dire vrai antérieur ou la conformité aux réalités classées et catégorisés ou aux vérités admises des axiomes sans démonstration et sur lesquelles se fondent un raisonnement.

Pour Aristote la règle élémentaire de tout discours était « qu'il soit entendu que le mot signifie quelque chose et signifie une chose. » Tout ce qui n'est pas « sens » n'est pas non plus « un sens ». Aristote appellera « essence » cette unité objective fondant la signification des mots. Cette essence « une » énonce le *logos* entendu dans son sens technique de « définition » ou « essentiel de l'essence ». Aristote envisagea néanmoins la possibilité de « signifier aussi des choses qui ne le sont pas. » Avec un exemple emprunté à Lewis Caroll et son « bouc-cerf » ouvrant la porte de la fiction possible. Même si chacun de ces termes fait sens, ce « bouc-cerf » n'est pas susceptible de définition et s'exclut du « logique ».

Aristote nous a ainsi laissé ces équivalences majeures qui se sont imposées comme des évidences en destinant ainsi la parole à être le discours déterminant de la science mais aussi de la philosophie. Discours reposant sur le principe de non-contradiction [nous rappelant qu'il est impossible que le même simultanément appartienne et n'appartienne pas au même et selon le même]. Principe apte à répondre à la question grecque par excellence mais désormais mondialisée du " qu'est-ce que c'est ? "En un sens tout était-dit. On ne sera plus que dans l'explication intarissable de ce « quelque chose ». Le discours n'en finira plus de décrire l'objet…

Mais la parole grecque finira par laisser apparaitre la faiblesse et l'artifice de la notion de *vérité* – ou plutôt du *dire vrai* – qu'on pouvait penser universelle et absolue, dès lors qu'elle avait été posée par les fils de Socrate comme la seule voie possible pour s'élever au-dessus de la grouillante diversité du

réel, où l'on s'y perd. Vinrent les sophistes pour qui parler ne peut être autre chose que de dire une certaine chose circonscrite, représentée et identifiée par la parole dès qu'elle prononcée. La parole doit se laisser subjuguer par un « quelque chose », qu'elle a répondre à un « quoi ? » et qu'elle doive se voir désigner un objet pour être viable et légitime.

En se tournant vers les penseurs taoïstes de la Chine ancienne, François Jullien ouvre une autre possibilité à la parole : " parole sans parole ", d'indication plus que de signification, ne s'enlisant pas dans la définition (puisque non adossée à l'Être), disant " à peine ", ou " à côté " - qui ne dit plus quelque chose mais au gré. Or, n'est-ce pas aussi là, quelque part (à préciser), la ressource que, depuis Héraclite, en Europe, revendique avec toujours plus de virulence la poésie ? Aristote ne débat plus ici avec ses opposants familiers. S'invitent enfin, pour dialoguer avec lui, des interlocuteurs inattendus, et même qu'il n'imaginait pas !

David Lodge.

Davis Lodge a enseigné la littérature à l'Université de Birmingham pendant 27 ans. En retraite depuis 1987 il a pu se consacrer à plein temps à la littérature. Auteur d'une trentaine de livres, romans, nouvelles, essais, pièces de théâtre, il compte parmi les plus grandes figures de la littérature. Il incarne à travers ses œuvres une certaine image de l'Angleterre indissociable d'un humour irrésistible. Mais cette mécanique du rire est chargée de sens en accompagnant une analyse impitoyable du monde contemporain. Dans sa préface d'*Un tout petit monde* de David Lodge, Umberto Eco écrivait que « Lodge est l'un des hommes le plus méchants qui existent. En fin de compte il dit du mal, mais avec quel délice, du monde dans lequel il vit. »

La Tradition Catholique me donne un langage pour appréhender les questions métaphysiques…

Sur un plan théologique Davis Lodge, se concevant toujours comme un catholique, entrevoit le langage religieux comme une manière symbolique permettant de parler de problèmes fondamentaux concernant tout le monde, athées compris. « La tradition catholique dans la -quelle j'ai été élevé me donne un langage pour appréhender les questions métaphysiques fondamentales que sont l'origine du monde, le sens de la vie, la mort etc… L'Église a évolué, elle est désormais plus ouverte. Il me semble toutefois impossible pour une personne instruite, dotée d'un sens critique, de croire de manière littérale au dogme catholique. Cependant, ce langage et cette tradition chrétienne comptent à mes yeux car ils constituent une filiation, un lien avec les premiers chrétiens. La religion catholique comme toutes les grandes religions monothéistes, doit faire face au fossé entre le fondamentalisme et une forme de croyance éclairée [car] toutes les populations souffrant de la pauvreté cherchent dans la religion une promesse et la certitude d'une vie après la mort. Nous vivons à cet égard une période déterminante. (1) Revue TRANSFUGE. N°14.2007

David Lodge élargira ensuite son champ de réflexion au-delà de celui du langage religieux. « Le langage est un moyen de communication. La littérature, faite de langage, se doit donc de transmettre, d'échanger des sentiments, des informations. L'acte de narration doit se modeler sur l'acte de parole par lequel une personne raconte une histoire à une autre personne. » David Lodge prend alors l'exemple de madame Georges Eliot : « Avec une unique goutte d'encre en guise de miroir, le mage

égyptien entreprenait de révéler à tous ceux qui se présentaient les visions d'un passé lointain. Voici ce que j'espère faire de toi lecteur. Avec cette goutte d'encre à la pointe de ma plume, je veux te montrer le vaste atelier de Jonathan Bunge, charpentier et maçon du village d'Hayslope, tel qu'il était le 18 du mois de juin en l'an de grâce 1799. » (2) Mais dans une autre goutte d'encre et de sang on retrouvera un autre 18 juin …celui de 1940 et une autre parole, celle de Charles de Gaule.

« On avance dans son travail mot après mot, phrase après phrase, paragraphe après paragraphe, tout en essayant de conserver une image globale de ce que forment ces bribes éparses Ce qu'on a déjà écrit et ce qu'on a l'intention d'écrire à l'avenir reste toujours sujet à révision, même si ces révisions possibles sont limitées par l'effet qu'elles produisent les unes sur les autres. L'avenir d'un roman en cours de composition est toujours vague, provisoire, imprévisible. Si tel n'était pas le cas, la tâche serait par trop fastidieuse. Quand on a terminé, ce n'est pas vraiment qu'on a terminé, mais plutôt qu'on a résolu de ne plus y toucher. Si on s'attelait à la tâche d recopier entièrement le manuscrit, il est tout à fait certain qu'on se retrouverait en train de faire de nouvelles corrections et d'autres ajustements. Quand un roman est publié et qu'il n'est plus envisageable de modifier, il n'est plus possible d'en contrôler le sens. Il ; va désormais être lu de façon invraisemblablement divergente, comme l'attestent les critiques des courriers des lecteurs. » (2) Tout s'apparente à « la bouteille jetée à la mer : qui va la trouver, qui va lire le message contenu, comment sera-t-il interprété. » Et si c'était le cas un processus de communication se mettrait en place comme un jeu nécessitant la présence de deux joueurs : un lecteur et un auteur.

1.David Loge*. Grand Entretien,* Fabrice Lardeau *Transfuge* N° 14. 2004

2. David Lodge. *Á la réflexion.* Rivages poche/Petite Bibliothèque N°766, p139

Jean-Pierre Vernant

Né en 1914.Historien, anthropologue spécialiste de la Grèce Antique et de ses mythes. La question la plus importante pour lui, fut celle-ci : Y a-t-il des liens entre ma lecture de l'épopée homérique et mon action, sous le nom de Colonel Berthier dans la Résistance Française pendant la seconde guerre mondiale avec les risques qu'elle comportait ? Il y répond dans *La traversée des Frontières*. Il meurt en 2007.

La traversée des Frontières. Ed du Seuil. P179-180

« Passer un pont, traverser un fleuve, franchir une frontière c'est quitter l'espace intime et familier où l'on est à sa place pour pénétrer dans un horizon différent, un espace étranger, inconnu, où l'on risque, confronté à ce qui est autre, de se découvrir sans lieu propre, sans identité.

Polarité donc de l'espace humain fait d'un dedans et d'un dehors. Ce dedans rassurant, clôturé, stable, ce dehors inquiétant, ouvert, mobile, les Grecs anciens les ont exprimés sous la forme de divinité unies et opposées : Hestia et Hermès.

Hestia est la déesse du foyer, au cœur de la maison. Elle fait de l'espace domestique qu'elle enracine au plus profond d'un dedans, fixe, délimité, immobile, un centre qui confère au groupe familial, en assurant son assise spatiale, permanence dans le temps, singularité à la surface du sol, sécurité face à

l'extérieur. Autant Hestia est sédentaire, refermée sur les humains, et les richesses qu'elle abrite, autant Hermès est nomade, vagabond, toujours à courir le monde. Il passe sans arrêt d'un lieu à l'autre se riant des frontières, des clôtures, des portes qu'il franchit par jeu, à sa guise. Maitre des échanges, des contacts, à l'affût des rencontres, il est le dieu des chemins, où il guide les voyageurs, le dieu aussi des étendues sans routes, des terres en friche, où il mène les troupeaux, richesse mobile dont il a la charge, comme Hestia veille sur les trésors calfeutrés au sein des maisons.

Divinités qui s'opposent certes mais qui sont aussi indissociables. Une composante d'Hestia appartient à Hermès, une part d'Hermès revient à Hestia. C'est sur l'autel de la déesse, au foyer des demeures privées et des édifices publics, que sont, selon le rite, accueillis, nourris, hébergés les étrangers venus de loin, hôtes et ambassadeurs. Pour qu'il y ait véritablement un dedans, encore faut-il qu'il s'ouvre sur le dehors pour le recevoir en son sein. Et chaque individu humain doit assumer sa part d'Hestia et sa part d'Hermès. Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connait, on se construit par le contact, l'échange, le commerce avec l'autre**. »**

Entre les rives du même et de l'autre, l'homme est un pont.

Georges-Arthur Goldschmidt

Né à Hambourg en 1928, il fut juif, allemand et français, agrégé d'allemand et traducteur de Peter Handke. Auteur de récits passionnants dont *Traverser … Les fleuves*, il pensait que « jamais des régimes politiques meurtriers, tel le nazisme ou le stalinisme, ne s'en prirent, autant aux langues qu'ils tentèrent *de* régimenter, de violer et d'annexer. Le cauchemar de la novlangue de Georges Orwell n'avait pas été rêvé par hasard au XXe siècle. »

La Matière et l'Écriture, p 81-102, Ed. Circé 1997

« Tout part du vide insaisissable …chacun reconnait cette richesse qui s'écoule dans la banalité et l'échec. La force intérieure qui a donné naissance à un mauvais poème ou une mauvaise peinture est peut-être aussi puissante que celle qui a donné naissance aux « chefs d'œuvre. » La pesée intérieure qui précède chaque fois l'acte d'écrire ou de peindre est sans cesse démentie par sa propre incapacité à trouver la forme au point d'en être plus reconnaissable. Elle peut disparaitre même sans laisser de trace. Mais sans cesse, cette insaisissable pesée recommence …comparable en ceci au désir sexuel dont elle ne se différencie peut-être qua parce que le culturel est venu l'en séparer, la rendant reconnaissable comme tel en établissant le langage. »

« L'écriture, le style, par conséquent, ne sont qu'une façon de traverser la langue, de l'éviter et le fond même du poétique pourrait être là : comment éviter les mots et les formes grammaticales posées une fois pour toutes, comment malgré elles, malgré la barrière qu'elles dressent et sans laquelle le sens pourtant ne se manifesterait pas, comment donc se faufiler à travers la langue puisqu'elle fait apparaître ce qui n'y est pas. Au fond, l'écriture est à la recherche de ce qui fait que chacun est chacun, comme si de façon panique, il fallait sans cesse mentir pour prouver cette indémontrable identité, cet être soi que les signes préservent parce qu'ils boitent…

« Toute langue est traduisible dans une autre [… langue qui n'est] qu'une forme du même qui se retrouve autrement dans une autre. Toute langue n'est qu'un seul versant, elle est le signe même de son manque puisque ça peut se dire autrement. […] Les *Pensées* de Pascal, bien sûr, sont traduisibles dans toutes les langues, mais leur « style » justement ne l'est pas : c'est ici qu'apparait la marge de l'écriture. Tout texte se traduit, mais par son écriture, à moins de le réinventer dans une autre langue, ce qui risque alors de ne plus être considéré comme « traduction ». Ici, traduction et poésie se rejoignent ; elles font entrevoir le revers de la langue, l'une du dedans (la poésie), l'autre du dehors (la traduction). Le traducteur, lui qui a deux langues dans sa seule tête n'en est pas plus avancé pour cela…il ne peut pas parler allemand en français, ni français en allemand. »

« Le bilinguisme est un fait, ce n'est ni un mérite ni une supériorité ; c'est une étrange situation de surplomb où on est sans cesse stupéfait de ne jamais pouvoir dire dans l'autre langue ce qu'on dit dans l'une[..] On a deux rails en tête, mais ce n'est jamais le même train qui y roule […] On passe par d'autres chemins pour retrouver le même endroit. Non seulement l'ombre de la barbarie nazie se projette à chaque instant sur la langue allemande, mais de plus, dès l'abord, l'expression y court le danger du compact, de la prolixité, de la longueur. La disposition grammaticale y est pour quelque chose. »

Á l'Insu de Babel, p 139-142*,* CNRS Éditions 2009

« C'est par les langues que le langage humain se manifeste, c'est leur multiplicité, leur diversité, leur « part échappée » rétive à toute traduction qui « sauve » les êtres humains irréductibles à toute définition ultime qu'on voudrait donner d'eux. Pourtant chaque langue trace un sillon bien particulier et, à sa façon, conduit la pensée, mais qui ne s'y reconnait que de déborder, d'être, à chaque fois manquée, comme si malgré sa précision, la langue où elle s'exprime ne convenait pas. Aussi puissante que soit son autorité, la « langue » est toujours débordée par qui la parle, par quelqu'un. Toute langue est son autrement dit, mais c'est moi qui le sais, les langues ne que ceux qui les parlent, à moins d'être « mortes ». Les langues, en effet, prouvent ceux qui les parlent et leur en dérobent la preuve tout à la foi. Chacun parle en dépit des linguistes et chacun dérange la langue, comme chaque philosophe dérange la philosophie. C'est ce « dérangement » qui fait vivre les langues. Elles ont le seul moyen donné à chacun de s'établir en tant qu'il est lui-même, mais l'innocent accusé, on l'a vu, ne peut prouver son innocence, telle est bien, en revanche, la faillite originelle de la langue, son éblouissant paradoxe. »

« J'ai besoin des autres pour être cru, je m'expose à eux et ils peuvent ne pas me croire, je suis alors rejeté dans l'indémontrable, dans la honte, ce moment de défaillance où le langage se manifeste par son manque car c'est bel et bien ce manque qui fonde le langage. La parole humaine est sans cesse tenaillé par son défaut, par ses lapsus qui font apparaitre l'autre côté du langage puisque ce qui est dit annule à jamais ce qui aurait pu être dit. « La pensée rêve de déborder ses mots » pour Patrice Loraux. Les mots, d'ailleurs le sont de se déborder eux-mêmes, d'être tous autrement traduisibles. Le langage à chaque instant est sur la corde raide de ce qui aurait être dit autrement ou plus tôt ou plus tard. Le langage ainsi, tel qu'il donne la parole humaine, est dans sa disponibilité même, flottant indéterminé. On ne sait jamais ce qui va être dit, on n'est jamais sûr, même des clichés les plus convenus. La langue tout entière est à la disposition de quiconque la parle. Le langage, en somme, n'échappe pas aux incertitudes, aux erreurs, aux hésitations ni aux mensonges, aux angoisses de qui l'emploie, il ne s'en sépare pas et n'est que sa propre multitude, à chaque instant, parlé qu'il est, simultanément par des millions d'êtres humains. »

« Il y a toujours plus de langage qu'il n'en faut, au point de s'y noyer, de s'y tromper et d'y être pris par défaut, donc de s'y livrer, exposé à la honte première. Le langage humain n'est que la surface du non-dit, sa pellicule sur l'autrement dire. Dès que je prononce un mot, cent siècles tenus dans l'ombre, cent milliards de paroles gelées se mettent à parler et à s'ébrouer dans l'air. Tout ce qui a été dit contient tout ce qui ne fut pas dit et ne le sera pas, puisque recouvert par ce qui a été dit. La langue emprisonne tout ce qui aurait pu se dire autrement ce que chaque langue dit à sa façon, de quoi ne pas les croire sur parole. »

« Le langage comme disait Michel Foucault, peut bien être devenu objet, tout au long du XX -ème siècle, » il a beau être lui-même disposé, déployé et analysé sous le regard d'une science, il resurgit toujours du côté du sujet connait dès qu'il s'agit d'énoncer qu'il sait ». Le langage a beau être l'objet, en effet, de tous les théoriciens possibles, ils ont beau en décider, il ne leur en échappe pas moins puisqu'il est celui de chacun. »

« Tout le monde parle, on pourra emprisonner le langage tant qu'on voudra et les régimes fascistes et totalitaires ou autre s'y sont assidûment employés, en dernier ressort et quelque fussent les novlangues, il y aura toujours une panne quelque part et d'autant plus que le langage sera plus réglementé. Les pouvoirs s'exercent par les langues, toutes plus ou moins instruments d'autorité, mais plus elles le sont, plus elles se dévoilent et deviennent du même coup instruments de contestation, de critique et de redécouverte. Mais il est à craindre que cette voix de fond qui parle dans les langues soit, plus tôt qu'on ne le croit, submergée par les retentissants appels au meurtre dont l'Europe a tant pâti. Elle risque fort, consentante qu'elle est, à force de novlangues faites d'adhésion fanatiques, d'être le théâtre de génocides, en comparaison desquels, comme le disait parait-il le philosophe Jacques Toussaint Desanti, la shoah n'aura été qu'une « aimable kermesse. **»**

Viktor Klemperer, Charlie Chaplin et la Novlangue Nazie

Dès 1933, Klemperer pensait que les nazis voulaient dissimuler la vérité derrière leur flot de d'aboiements comme le fit Charlie Chaplin avec son film *Le Dictateur.*

Rapprocher Georges Arthur Goldsmith de Viktor Klemperer dans cette approche du langage est devenu indispensable, car la langue de tous les jours est non seulement un instrument de communication mais encore un révélateur des préjugés et des dérives d'une époque. Dès 1933, Klemperer pensait que les nazis voulaient dissimuler la vérité derrière un flot de paroles, car « la langue ne ment pas et qu'elle est plus vraie que celui qui la parle ».

Il fit d'*In lingua Veritas »* sa devise. Pour cela il se plongea dans les discours radiodiffusés de Goebbels et surtout d'Hitler comme le fit de même Charlie Chaplin pour son film *Le Dictateur.* Discours truffés de métaphores agressives qui se sont immiscées dans les esprits. Finalement cette novlangue nazie de *du IIIe Reich* qui, publié en 1947, deviendra, la référence de toute réflexion sur le langage totalitaire. Sa lecture, à près de quatre-vingts ans de distance, nous montre combien le monde contemporain a du mal à se guérir de cette langue contaminée, et qu'aucune langue n'est à l'abri de nouvelles manipulations.

Dès 1938 et 39, Charlie Chaplin osa caricaturer publiquement le nazisme en particulier et les fascismes en général avec le tournage du *Dictateur*, film qui sortira en 1940. Un des moments le plus violent de

ce film fut le discours de Hynkel-Hitler-Chaplin au moment où il s'en prend aux juifs. Dans *Pourquoi les coiffeurs ?* Jean Narboni détaille avec minutie cette scène. « La haine qui convulse [Hynkel] ne cessera de croître avec le torrent de ses imprécations. Il mime le groin et émet des grognements d'un cochon dès qu'il prononce le nom abhorré de *Juden*, presque craché et inlassablement répété. Il heurte de son épaule les micros qui le flanquent à sa droite, hurle des imprécations incompréhensibles faites d'un seul terme la fonctionnalité et de l'efficacité est devenue pour Klemperer la *LTI, Lingua Tertii Imperii, La Langue* obscur, rugi très près d'autres micros qui se courbent en arrière de terreur ou se retournent sur eux-mêmes, et il termine de face en hurlant le nom maudit. » Mais Chaplin apporte quelques touches ridiculisant Hynkel-Hitler. « Hynkel donne en personne le signal du début et de la fin des applaudissements, d'un geste de salut, non du bras levé mais du seul avant-bras, main renversée en arrière et paume tournée vers le haut. La caméra se fixant sur la fureur s'exprimant sur le visage de l'orateur. La voix mesurée du speaker rappelle aux auditeurs qu'Hynkel venait de faire « allusion aux juifs ! le discours s'achevant en éructations heurtées, proches de la transe. Pour Peter Sloterdijk la langue allemande contenait un certain pouvoir de promesse, pouvoir qu'elle a perdu avec les nazis au XX è siècle aux yeux de Paul Celan et Jürgen Trabant. Devenue un idiome ne ressemblant plus à la voix humaine mais à un aboiement à l'oreille des victimes, il a fallu abandonner ce « langage des aboyeurs et des assassins et c'est le dégoût qui a fait la différence en disant ce qu'on peut ou ne peut pas redire. » Ce langage dans lequel nous avait, en 2015, replongé jusqu'à la nausée Laszlo Nemes, dans son film *Le Fils de Saul….* () Jean Narboni Ed. Capricci. 2010

Le double langage de Nancy Huston

La vie de Nancy Huston ne fut pas un long fleuve tranquille. Née à Calgary dans le Canada anglophone, elle voit, à l'âge de six ans, sa mère abandonner sa famille. Elle ne reverra sa mère que tous les deux ou trois ans et pour quelques jours de vacances. Elle a quinze ans quand son père s'installe à New York puis dans le New Hampshire. Il y suivra son cursus universitaire. « J'ai vécu une adolescence assez sombre, et mes débuts dans l'âge adulte ont été compliqués. J'étais anorexique, suicidaire. Je pense que le fait de m'installer à l'étranger a reflété un instinct de survie. » À l'âge de vingt ans, elle arrive à Paris pour s'y installer et suivre l'enseignement de Roland Barthes . 1981 verra la publication de son premier roman *Les Variations Goldberg*. Dès lors elle utilisera la technique de la double écriture pour ses romans et le français pour ses essais.

NANCY HUSTON. Nord Perdu… (1)

Nancy Huston dans *Nord Perdu* pense que « les dictionnaires nous induisent en confusion, nous jette dans l'effrayant magma de l'entre-deux-langues, là où les mots ne veulent pas dire, là où ils refusent de dire une chose et finissent par en dire une tout autre. » En effet « Perdre le nord, c'est oublier ce que l'on avait l'intention de dire, ne plus savoir où l'on en est, c'est perdre la tête » mais en consultant son dictionnaire franco-anglais Nancy Huston y retrouve en traduction *To bill all abroad* ou « être complétement à l'étranger ». En revanche dans le dictionnaire anglais- français ce sera : *éparpillé de tous côtés* qui n'a plus le même sens ! (1) p12-13

« Même si je vis en France depuis plus longtemps, que, par exemple mes enfants, je ne serai jamais aussi française qu'eux. Dans la famille, tout le monde est français mais c'est comme l'égalité, il y en a qui sont plus français que d'autres. Nés en France, les rejetons d'une Canadienne[anglophone] et d'un

Bulgare, sont français sans problème et sans complexe ». Mais on aurait pu aussi les « naturaliser » comme on dit pour les animaux que l'on empaille. (1)P16-17

« Certes, l'apprentissage de la langue maternelle se fait lui aussi par imitation, mais on ne le sait pas. Aucun bébé ne commence à ânonner ses « baba », ses « mama et ses « dodo » avec un accent ». Grammaire et syntaxe s'acquièrent par tâtonnements mais une fois acquises, sont inamovibles, coulées dans le bronze des « premières fois » … Les mots le disent bien : la première langue, la « maternelle », acquise dès la prime enfance, vous enveloppe et vous fait sienne. » Barbara Cassin dira la même chose, 20 ans plus tard « Dans le ventre de notre mère déjà, on entend des sons qui créent une longue accoutumance et font séquence avec les chansons que l'on nous chante pour nous endormir quand nous sommes nourrissons ». (2) alors que pour « l'adoptive » c'est vous qui devez la materner, la maîtriser vous l'approprier… « Mais les Français guettent… ils sont tatillons, chatouilleux, terriblement sensibles à l'endroit d leur langue…C'est comme si le masque glissait…et vous voilà dénoncé ! Mais…vous avez dit « une peignoir », « un baignoire », » la diapason », « le guérison » ? (1)

« Là où d'autres ont un préjugé négatif, j'ai pour ma part un préjugé positif à l'égard des individus à accent […] celui qui connaît deux langues connait forcement deux cultures et donc le passage difficile de l'une à l'autre et la douloureuse relativisation de l'une par l'autre. Ça a toutes les chances d'être quelqu'un de plus fin, de plus civilisé, de moins péremptoire que les monolingues impatriés. » « Au fond, me semble-t-il, l'étrangéité est une métaphore du respect que l'on doit à l'autre. *Nous sommes deux, chacun de nous, au moins deux* Il s'agit de le savoir. » (1) P36-37

L'ETRANGER est celui *qui s'adapte*. (P43) or le besoin perpétuel de s'adapter qu'induit en lui une conscience exacerbée du langage peut être extrêmement propice à l'écriture. L'acquisition d'un deuxième langage annule le caractère « naturel » de la langue d'origine- et à partir de là, « plus rien n'est donné d'office, ni dans l'une ni dans l'autre ; plus rien ne vous appartient d'origine de droit et d'évidence. « D'où une attention extrême porté aux mots, individuels, aux tournures, aux *façons* de parler. Malade et retranché de la vie sociale, c'est Proust qui avait eu une vie très riche, a porté cette conscience à l'incandescence. Il ne fut pas seulement un grand écrivain français, il fut le spécialiste inégalable du français. Comme Shakespeare le fut pour l'anglais élisabéthain ». 1. P.43-44

Nancy Huston pensait que l'on n'étudiait pas assez Samuel Becket comme "écrivain français anglophone, explorateur intrépide et désopilant de lieux communs. Car dans une langue étrangère *aucun lieu n'est commun : tous sont exotiques*. "Can of Worms" était une banalité avant d'apprendre que l'on parlait de " panier de crabes". (1.P.46) Pour Becket le bilinguisme était une stimulation intellectuelle de tous les instants en enchainant sur le "savoir crever", le "condamné à vivre" tout en promettant qu'il "allait leur arranger leur charabia."

1.Nancy Huston. *Nord Perdu*… 1999.Actes Sud -Babel N°637

2. Barbara Cassin. *Les Petites Conférences*. P 11, Bayard 2019

Pour Nancy Huston, la langue française était une très grande dame, une reine belle et puissante. Beaucoup d'individus qui se croient écrivains ne sont que des valets à son service : ils s'affairent autour d'elle, lissent ses cheveux, ajustent ses parures, louent ses bijoux et ses atours, la flattent t, et la laissent parler toute seule. Elle est intarissable, la langue française une fois qu'elle se lance. Pas moyen d'en placer une. Je commence une nouvelle phrase et aussitôt dans ma tête, elle bifurque, trifurque ; vaut-il mieux écrire "Est ce que je cherche ou bien cherché-je, peut être chercherais-je ?" Admiration

tempérée par le sentiment d'avoir délaissé trop longtemps sa langue maternelle et de sentir et de n'être plus reconnue par elle comme sa fille. Elle pouvait encore écrire à la manière d'Henry James mais « aucune mélodie ne me venait plus naturellement à l'esprit. » Mais alors « si je disposais d'une troisième langue-le chinois par exemple ? Cela impliquerait-il un troisième imaginaire, un troisième style, une troisième façon de rêver ? Mais alors qui sommes-nous ? si nous n'avons pas les mêmes pensées, fantasmes, opinions, dans une langue et dans une autre ? Aporie, une fois de plus, Déboussolant, C'est par où le nord ? » 1.p51-52

IL y a les vrais bilingues et les faux. Les vrais sont ceux qui apprennent dès l'enfance à maitriser deux langues à la perfection et passent de l'une à l'autre sans état d'âme particulier. Nancy Huston pense que le partage peut être asymétrique dans certains cas mais que de toute façon ils s'en débrouillent très bien. Elle se classe, elle, dans la catégorie des faux bilingues en ajoutant qu'elle ne sait pas à quoi ressemble un cerveau de vrai bilingue mais elle va essayer de nous décrire comment cela se passe pour un faux. « Quand les monolingues perçoivent un objet familier, son nom leur vient automatiquement à l'esprit. Pour moi, le mot qui me vient dépend de la langue dans laquelle je suis en train de réfléchir. Parfois l'un des mots me vient alors que c'est de l'autre que j'ai besoin. Parfois les deux affluents simultanément ou en succession. Mais parfois ça se complique, s'emballe, se bloque, et je m'en arracherais les cheveux, sans compter sur les faux-amis ! Certains monolingues croient ingénument que pour passer d'une langue à une autre, il suffit de disposer d'excellents dictionnaires. Que nenni…ces outils sont même à peu près inutiles pour la communication courante. La prochaine fois que vous prenez les transports en commun, imaginez qu'un étranger se trouve à vos côtés et qu'il vous incombe de lui traduire, mot à mots, tout ce que vous entendrez. Que marmonnent-ils dans leur barbe ? Putain il fait beau ! Ras le bol à la fin ! Pis quoi encore ? Bon ça y est, je me casse ! C'est lorsque ces mille syntagmes opaques deviennent enfin transparents, que l'on commence à connaitre réellement une langue. » 1.p57

Nancy Huston pense que chaque faux-bilingue doit avoir sa carte spécifique de son « asymétrie lexicale ». Pour ce qui la concerne c'est en français qu'elle se sent à l'aise dans les conversations intellectuelles, les colloques là où elle doit faire appel aux concepts appris à l'âge adulte. En revanche pour jurer, gueuler, délirer c'est en anglais qu'elle le fait. Elle pense que tout son français doit se trouver dans l'hémisphère gauche de son cerveau[..] alors que sa langue maternelle apprise en même temps que la découverte du corps et la maîtrise des sphincters doit se répartir dans la partie l'hémisphère droit. Elle se remémore alors son travail avec Roland Barthes sur « l'interdiction linguistique », les gros mots lui étant plus accessibles en français car ils n'avaient aucune charge affective.

Nancy Huston est aussi musicienne. Jouant du piano, du clavecin et de la flûte, elle fit état de son très étonnant rapport à la musique. « Il se trouve que l'apprentissage de la langue française a coïncidé avec la découverte du clavecin et que deux ans plus tard, l'abandon de la langue maternelle a été accompagné d'un abandon du piano… » L'Anglais et le Piano étaient des instruments maternels, émotifs, romantiques, sentimentaux où les nuances sont soulignées exagérément, le Français et le Clavecin étant des instruments intellectuels, liés à la retenue, au contrôle, à la maitrise jamais à l'explosion…Il y a aura son premier roman *Les Variations Goldberg*, son premier roman dans le- quel elle imagine inviter chez elle trente personnes pour l'écouter interpréter au clavecin les trente

variations ? Chacune d'entre elles est dédiée à une ou un invité. La narratrice assumant la basse continue de l'*Aria* initial et final. C'est reparti pour un tour ? se demande la narratrice -interprète. Peut-être qu'on raconterait des histoires complétement différentes ? non…pour ce soir cela suffit ; oui c'est la fin maintenant. »

« Puis arrivé à la quarantaine, l'inné commence à vous rattraper…Comme je partage ma vie avec un transfuge d'une autre langue que l'anglais, il nous arrive de contempler avec effroi la perspective d'une vieillesse commune quasi autistique. Dans un premier temps, la langue française nous quittera peu à peu et nos phrases seront constellées de trous de mémoire. Nous sommes une histoire pleine de trous, *un livre aux pages arrachées. Peux-tu aller me chercher le… ? Tu sais bien le truc qui est suspendu* au…dans le… ? Nous sommes frappés par la place spécifique que réserve notre mémoire aux *substantifs* : ce sont eux que dans la langue étrangère, l'on perd en premier de même que, dans la langue maternelle, tout un chacun voit se dérober avec l'âge les noms propres. C'est ce que, m'explique justement ce mari bulgare [Tzvetan Todorov] qui a quelques notions de linguistique, la désignation et la prédication sont deux activités différentes. Les substantifs sont pareils à des ancres qui nous rattachent fermement au sol du réel, sans eux, nous dérivons à la surface de l'eau, ballotés *par les vagues des verbes et des adjectifs. En fin de parcours, notre commune langue adoptive* entièrement effacée, nous serons assis côte à côte dans nos rocking-chairs, à jaspiner du matin au soir dans notre langue maternelle respective. » Nous oublions alors l'inessentiel et l'essentiel. L'insignifiant et le trop signifiant, le banal et l'intolérable.

« Que nous le voulions ou non, nous ressemblons corps et âmes à nos parents, à nos grands- parents, au peuple dont nous sommes issus. …Ils nous déterminent et enfin de compte nous ne sommes entièrement libres que dans nos désirs.

Et enfin … Les sept langages philosophiques de Jorge Luis Borges

Au début de sa carrière, Jorge Luis Borges se fit connaître, en Amérique latine mais aussi en Espagne, dans nombre de journaux et de revues, dont il était souvent l'initiateur et /ou le directeur. Il avait alors moins de trente ans quand fut publié *Le Ciel d'azur est ciel et est azur*. Et ensuite Borges devenu malvoyant devint un écrivain planétaire. (1)

« Le paysage s'accumule à la fenêtre. Je vois s'étirer des dunes languissantes et molles, la mer qui sous le ciel d'un bleu poltron se serre contre l'horizon, les hautes collines sablonneuses ouvertes avec une amplitude d'étreinte naissante et dans l'espace qui peu à peu s'humilie jusqu'à former la plage, çà et là une maison de zinc rencognée par les lieues et assiégée par des foules de soleil. Tout cela, et parfois une de ces pyramides d'un noir plombé qui s'élèvent sur les puits de pétrole, composent le paysage désespéré qui m'entoure, et que ne connaissent que trop bien tous les habitants de ce soin du Chubut » **(1)**

Nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil un paysage mais dès que nous voulons transcrire cette perception unique en mots, phrases, voire en littérature, il nous faut plusieurs lignes voire plus. Après nous avoir rappelé que la littérature nous impose, en quelques lignes, une ou deux images copiant la perception unique d'un paysage que l'on peut embrasser d'un très bref coup d'œil, J.L Borges nous suggère de transposer tout cela dans différentes langues métaphysiques et de voir comment des philosophes peuvent expliquer ce phénomène aussi simple que celui la perception d'une chose. Pour cela, Borges envisage successivement, le cas du spectateur à des années lumières de la philosophie, pour enchainer sur le point de vue des Matérialistes qui au fond ne nous expliquent rien, puis sur celui des Idéalistes avec Schopenhauer, sur celui ensuite de Pythagore qui voulait fonder le monde sur les principes numériques et sur Platon pour qui ces dunes et « le bleu poltron du ciel » nous renvoyaient vers un autre monde doublure du nôtre, mais aussi sur celui de Kant et « l'insaisissable en soi ». Mais pour Borges toutes ces divergences avaient un point commun, celui de vouloir ramener un phénomène à un autre puis à un autre pour remonter parfois jusqu' à Dieu !

Borges nous rappelle que « cette faiblesse universelle » a été « une simple rodomontade de la langue, une éclaboussure indirecte du fleuve du langage, qui sort des vagues de la juridiction de son lit. C'est une erreur car la faute n'en est pas imputable au langage, et les clefs susdites ne sont pas égales au sésame, l'abracadabra et autres conjurations talismaniques de la superstition antique. Ces derniers ne signifient rien et les premières disent quelque chose, même parcimonieusement. La faute est à rechercher sur la recherche, pas sur la réponse. » Il évoque Lichtenberg qui pensait que le principe de causalité était un mythe. Marcel Proust dans *Albertine disparue* disait la même chose « nous avons beau voir dans nos impressions […] nous ne savons pas remonter jusqu'à leur signification plus éloignée ; comme ces malaises que le médecin écoute son malade lui raconter à l'aide desquels il remonte à une cause plus profonde ignorée du patient, de même nos impressions, nos idées, n'ont qu'une valeur de symptôme. » (Albertine Disparue. Folio Classique.N°2139.p142)

Borges nous conseille de choisir une de ces clefs philosophiques et d'essayer de l'appliquer à l'enchainement de nos perceptions oculaires… ce qui n'altérera en rien la vérité de ce qui était ou de ce que nous avons médité…

Nous ne pouvons sortir de notre conscience, que tout s'y produit comme sur un théâtre unique …car le temps n'est pas un torrent où baignent tous les phénomènes. Un plaisir est un plaisir et vouloir le définir comme le résultat d'in équation complexe est absurde… Le ciel d'azur et ciel et est d'azur. Et Borges de conclure « Le langage cette catégorie militaire et organisée, n'est pas le plus approprié des truchements de la non-causalité et de l'autonomie des faits.

Mais si, dépassant les artifices oraux, vous essayez d'approfondir la substance de ce que j'avance, vous sentirez que la vie massive se fendille, et se disperse. Les opinions les plus opposées ne s'annuleront jamais, l'Éternité ridée tiendra dans la courte période de l'actualité ; les formidables ombres théologiques se briseront ; et l'espace infini disparaitra avec le nombre exorbitant de ses étoiles…

1.http://www.magazine-littéraire.com/content/recherche/ article à acquérir sans perdre une minute

Alors… Adieu au Langage ?

Textes de Bernard Dupuis

©jeanmariandre.com

Philippe Collinet nous avait pourtant averti … (1. Hegel. Vol. 10 N° 1-2020)

Les Robots ont -ils un inconscient ?

(1) **«** Je donne maintenant la parole à l'ordinateur avant qu'il ne la prenne « Je remercie l'orateur de me donner la parole. La voix que vous entendez n'est pas enregistrée, ni celle d'un humain, elle est synthétique. Elle est celle d'un robot, d'un algorithme programmé par Microsoft, pour convertir en sons, en phonèmes, les mots écrits sur cet ordinateur. Ici et aujourd'hui, c'est un auteur encore humain, qui a écrit le texte de cet exposé. Demain, après avoir enregistré quelques mots- clés, je vous livrerai une tragédie en cinq actes, écrite en alexandrins, sans fautes d'orthographe ou de versification. Elle aura pour titre : six personnages en quête d'auteur, Œdipe, Tirésias, Schreber, Freud, Lacan. Ils se demanderont ce qu'est devenue leur âme. Je vous remercie pour votre attention, et vous souhaite une belle journée. » Mais Philippe Collinet aura le mot de la fin avec cet aphorisme de Lacan :

"L'inconscient est structuré comme un langage"